

Pierre Turgeon
Le retour de l'écrivain engagé
Pierre Turgeon, *Le bateau d'Hitler*

Francine Bordeleau

Numéro 34, décembre 1988, janvier–février 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20105ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (1988). Pierre Turgeon : le retour de l'écrivain engagé / Pierre Turgeon, *Le bateau d'Hitler*. *Nuit blanche*, (34), 20–21.

Pierre Turgeon

Le retour de l'écrivain engagé

Notre beau pays a déjà eu son Parti communiste officiel — l'un de ses députés, monsieur Rose, a siégé à la Chambre des Communes — mais aussi son parti nazi dirigé par Adrien Arcand, l'oncle de l'autre. Un petit proverbe-maison avait même cours durant la guerre : « Quand on marche sur la queue de la chienne en Allemagne, elle aboie au Canada ». C'est cette période trouble que Pierre Turgeon explore dans son dernier roman, *Le bateau d'Hitler*, renouant ainsi avec la littérature engagée.

Prix du Gouverneur général avec *La première personne*, éditeur (avec les éditions du Jour), reporter à *L'Actualité*, Pierre Turgeon habite depuis un bon moment déjà le paysage littéraire québécois, même si *Le bateau d'Hitler* n'est que son cinquième roman. Il a été tenant d'un certain formalisme — pas celui des Herbes Rouges ni de la NBJ, mais celui, ludique et informatif, que l'on pourrait rapprocher à la rigueur de l'Oulipo — mais se reconnaît une fraternité avec Hubert Aquin (pour lui l'écrivain québécois le plus important). « Sidéré par l'amnésie volontaire des Québécois », Turgeon a voulu mettre en scène notre passé puisque cette « mise en scène de notre passé n'existe pas », dit-il, à moins que ce ne soit celui, pas très glorieux mais honnête et exportable, du terroir et du folklore.

« Je me souviens » — mais de quoi ?

« Durant la guerre, le Canada refusait l'entrée de Juifs allemands; les Nazis ont en outre trouvé ici une oreille attentive chez l'Église et Duplessis », rappelle Turgeon. Les liens étaient en fait si étroits entre le Québec et le Reich nazi qu'en 1940, Hitler nous offrait la pleine et entière indépendance ! Dans les années 30, on parlait même de « République Laurentienne » (la Laurentie, c'était le Québec) et l'expression avait une connotation fasciste.

« Cette amnésie, ce refus d'admettre qu'on n'était pas innocents, dit Pierre Turgeon, viennent peut-être de nos rapports à l'Histoire. Parce que le Québec est — encore — un pays colonisé (la politique étrangère ne vient

pas de nous), on fait comme si l'Histoire ne nous appartenait pas, alors que c'est faux. »

Cependant, ne craignez rien : Turgeon n'a nullement envie d'entonner le refrain de la nostalgie. Son nationalisme ainsi que son analyse du « phénomène » sont lucides (et seraient peut-être utiles à certains vieux routiers du Parti Québécois). « L'un des problèmes de notre nationalisme, c'est qu'il est teinté par la droite. » Le rapprochement a déjà été fait durant la décennie triomphale du P.Q. et du mouvement indépendantiste : le nationalisme québécois a des relents de fascisme (le fascisme se caractérise, entre autres, par un nationalisme exacerbé). Cela dit, « un nationalisme progressiste est encore possible, croit le romancier. Mais des valeurs politiques devront toujours passer avant la cause nationaliste : le respect des libertés, par exemple ».

Le devoir de l'écrivain

« Ce qu'on peut faire de mieux, c'est regarder à travers les tripes de son propre pays », poursuit Turgeon qui, en cette ère de « fatigue intellectuelle », en appelle à la « manducation ». « La manducation était une expression d'Aquin, et signifie l'acte de mastiquer, d'assimiler. » Pour Turgeon, l'écrivain doit faire de la manducation, c'est-à-dire retrouver l'engagement.

C'est donc ce que fait Turgeon avec *Le bateau d'Hitler*, un roman certes à contre-courant de la vague actuelle.

Le bateau d'Hitler relate les aventures d'André Von Chénier, un journaliste montréalais qui, à Berlin en

Pierre Turgeon



1940, prête sa voix à la propagande nazie via une émission de radio que Montréal peut capter par ondes courtes. Quarante ans plus tard, Christophe Chénier découvre le personnage singulier qu'était son père et constate que tout n'est pas si simple.

Le roman est inspiré de faits réels, connus des historiens. « Des preuves documentaires existent », assure Pierre Turgeon. Complexe, ce roman qui mêle histoire individuelle et grande Histoire, qui joue sur les problèmes d'identité des Québécois et qui est construit sur deux niveaux : la récupération romanesque du passé et le niveau savant, informatif. Un roman à clefs et à message sous couvert d'histoire d'espionnage.

Avec *Le bateau d'Hitler*, Turgeon veut démontrer, livrer une manière de thèse : celle de « l'intrusion de l'Histoire dans la conscience indivi-

duelle », et sans aucun doute rappeler les devoirs de l'écrivain. En montrant l'association du Québec avec les Nazis (mais avons-nous été assez naïfs, alors, pour ignorer que l'intérêt du Chancelier Hitler était d'ordre hautement géopolitique, le Québec occupant une position stratégique dans les desseins de conquête des Nazis ?), Turgeon règle des comptes à un certain « pharisaïsme qui a permis que des légendes remplacent l'Histoire, et que le Québec préserve son image missionnaire ». ■

Francine Bordeleau

Pierre Turgeon a fait paraître aux éditions Quinze les titres suivants : *Un, deux, trois, quinze* (1980), *Prochainement sur cet écran* (1980), *Faire sa mort comme faire l'amour* (1981) et *La première personne* (1982).

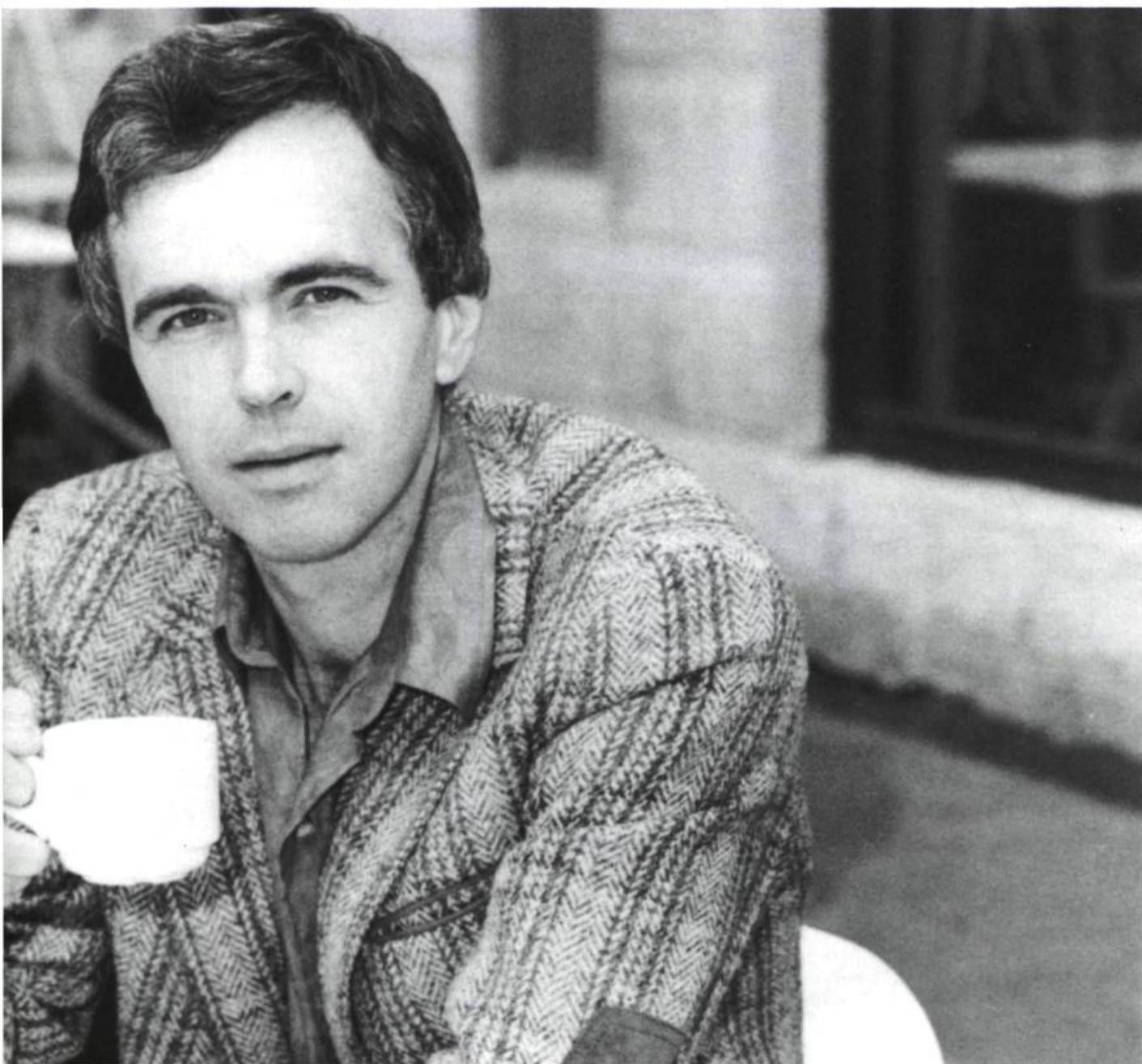


Photo : François Le Gossard de Tromelin